



SEINE

Texte et photographies
de Sophie Dri-Desprez

Vers Rouen

Vallée de la Seine en février ; je vais vers Rouen pour la première fois de ma vie.

La Seine c'est mon doux fleuve ni bleu ni vert, une part de mon enfance ; je connais ses courbes longues, son cours paisible parcouru d'écluses et de petites îles vertes abandonnées à un éternel Grand Meaulnes ; j'ai traversé ses ponts, de Monterault-Fault-Yonne jusqu'à Paris ; je connais son odeur fraîche et huilée de poissons sombres et doux.

On s'y baignait quand Django et ses amis venaient jouer des airs sous les rosiers croulants et les lucioles dansantes, on y faisait du bateau à voile, à moteur, entre les péniches pimpantes et les familles de cygnes. J'ai dormi sur ses berges de sable et d'herbe, à l'ombre des grands arbres qui la bordent.

Je n'avais jamais vu la vallée de la Seine aux portes de Rouen et ce que les hommes en ont fait. Je n'aurais jamais pu imaginer la Seine

réduite comme : une autoroute desservant une pléthore d'industries installées sur son cours, charriant une eau brunie. Je n'aurais jamais pu imaginer que l'on allait saccager les endroits où l'on vit, comme on l'a fait.

Au fil de ma route sur la berge, je suis parvenue à la première halte que je m'étais proposée : le pavillon Flaubert, ancien petit pavillon comme les berges de la Seine en portaient, qui servit de «gueuloir» à Gustave Flaubert et qu'on garde préservé de la démolition, entre deux usines. Sur sa façade une citation gravée sur une plaque de marbre jaunie : *« J'ai quelque part une maison blanche, j'ai laissé le mur tapissé de roses et le pavillon est au bord de la Seine ; un chèvrefeuille pousse sur le balcon de fer. À une heure du matin en juillet, par le clair de lune, il fait bon venir voir pêcher. »*



















Impression achevée sur les presses des Éditions l'Escalier en mai 2023.

Dépôt légal, mai 2023.

Vous découvrez ici une série de recueils d'images photographiques dont le propos n'est pas de mettre en avant le sujet choisi d'une façon esthétique traditionnelle, mais de le laisser tel quel, tel que le regard de tout un chacun peut le percevoir.

Ce sont les paysages où nous passons notre vie, tous, qu'ils soient urbanisés ou pas, tels que je les fige avec mon appareil photo. Défauts, laideur, émotion, beauté propre ou composée, tout surgit de lui-même à l'évidence, sans que cela ait été précédé d'une réflexion de prise-de-vue. C'est un choix qui a fini par s'imposer de lui-même en moi, au fil des années que j'ai passées à faire des images.

Je vous montre là ce que vous-même voyez, parfois sans y prendre garde ou sans chercher à le retenir, parce que j'ai mesuré combien nos regards anodins participent à notre mémoire et lucidité collective. SDD.

